

# **LES DESSOUS DES FEMMES**

**DE LA MÊME AUTEURE,**

AUX ÉDITIONS JALON,

*À la table de Louise  
Ma p'tite pomme d'amour  
Vous serez des hommes, mes petits-fils*

CHEZ D' AUTRES ÉDITEURS,

*Ecco la donna  
L'ange noir et le colophon  
Fils de la minette  
L'abécédaire de l'amour passion  
Sur la piste du tueur de Mourmelon (avec Jean-Marie Tarbes)  
Prof à Villerupt  
Une saison sur Mediapart  
Au bonheur des Poules  
La cuisine des grands-mères (avec ses élèves)  
Les slogans de l'automne (avec ses élèves)*

# LES DESSOUS DES FEMMES

*Roman*

**MIREILLE POULAIN-GIORGI**



Éditions JALON, 2023  
editions-jalon.fr

© 2021, Mireille Poulain-Giorgi. Tous droits réservés.  
ISBN 978-2-491068-63-9  
Dépôt légal : Juillet 2023

## À Benoîte Groult, à *Ainsi soit-elle*

*Au moins évite de parler d'utérus ou de clitoris, je t'en prie, me dit un ami que j'aime beaucoup et qui croit aimer beaucoup les femmes. Tu sais, les hommes ont horreur de ça.*

*Évidemment, mes livres à moi parlent d'amour. C'est un sujet si féminin... quand il est traité par une femme. Mais quand c'est Flaubert qui décrit l'amour, cela devient un sujet humain.*

*Il faut enfin guérir d'être femme. Non pas d'être née femme, mais d'avoir été élevée femme dans un univers d'hommes, d'avoir vécu chaque étape et chaque acte de notre vie avec les yeux des hommes, selon les critères des hommes, à écouter ce qu'ils disent en notre nom ou pour notre bien depuis tant de siècles que nous pourrions guérir.*

*« Qu'est-ce qui leur prend, soudain, aux femmes ? Voilà qu'elles se mettent toutes à écrire, des livres. Qu'ont-elles donc à dire de si important ? » demandait récemment un hebdomadaire qui ne s'était jamais posé la question de savoir pourquoi les hommes écrivaient, eux, depuis deux mille ans et ce qui leur restait encore à dire ! Il nous prend sans doute que nous en avons assez d'être des harkis et d'oublier notre vérité et nos intérêts pour servir ceux et celles des autres. Nous avons un immense retard à combler, tout un « continent noir » à découvrir. Et un immense amour à partager non plus seulement avec les hommes auxquels nous nous sommes vouées si exclusivement depuis si longtemps, mais avec toutes ces femmes refermées sur un secret qui n'a jamais intéressé personne et qu'elles sont en train de mettre au monde aujourd'hui très lentement, dans la douleur et l'émerveillement et l'amitié.*

## **À Georges Wolinski**

*Nous avons fait mai 68 pour ne pas devenir ce que nous sommes devenus.*

## **À Pierre Desproges**

*Rien que pour embêter le MLF qui ne sait comment réagir, on vient d'ouvrir à Dallas une école de tricot strictement interdite aux femmes.*

## **Le Petit Rapporteur**

*Il y a une chose dont je suis certain c'est qu'il y a autant de misogynes femmes qu'hommes. Les femmes qui servent debout la soupe aux mecs assis, ça existe encore et c'est souvent la volonté des femmes...  
Ce n'est pas un truc de mec la misogynie.*

## **À Thérèse Clerc**

*On ne naît pas féministe, il faut parfois des années pour se rendre compte de l'enfermement imposé par les hommes.*

## **Et à Romain Gary**

*Les femmes : des mystères sur pieds.  
Sur la pointe des pieds, mon vieux, et chapeau à la main.*

# 1

La première fois que je l'ai vue, Lucie, je l'ai prise pour un garçon. De loin, elle avait une allure martiale.

Droite et puissante, malgré le sac à dos qui lui pesait. Avançant au beau milieu de la route.

Persuadée de ne rencontrer âme qui vive, car la fin de la saison touristique avait renvoyé tous ceux que la beauté sauvage de ce coin des Pyrénées-Orientales attirait le temps d'un été.

Je faisais partie des quarante mille personnes qui disparaissent chaque année en France et j'espérais bien qu'on ne me retrouverait jamais. J'attendais l'autocar pour Céret depuis environ une demi-heure. Je venais de tout quitter, mon époux, mes enfants, mes petits-enfants, la capitale.

J'ai compris plus tard pourquoi elle avait marqué un arrêt net en m'apercevant après le virage qu'elle savait être le dernier. Je n'étais pourtant qu'une vague silhouette à l'horizon, assise sur le banc de pierre, mais déjà une intruse. Je l'avais senti à sa façon brutale de cesser tout mouvement, comme si elle avait tiré sur les rênes d'un cheval invisible. Une Poséidon cessant d'ébranler le sol.

Agacée par ce contretemps, elle avait repris sa marche. Elle ne s'était pas du tout attendue, en ce mois de novembre, le deuxième vendredi du mois plus précisément – seul jour de la semaine où passe l'autocar pour Céret –, à devoir faire le voyage en compagnie d'un autre voyageur.

Les deux fois précédentes où elle était déjà venue – elle me le racontera plus tard, lors d'une soirée un peu arrosée – elle était seule dans le car. Le chauffeur, le même Catalan taciturne au visage claquemuré à double tour, lui avait

venu son ticket sans la regarder, avait appuyé brutalement sur un poussoir et la porte s'était refermée dans un grincement qui lui avait lacéré les oreilles. Le journaliste radio beuglait en commentant le match de rugby ; pour ne plus l'entendre, elle avait mis à fond son iPad et n'était sortie de sa transe musicale qu'au moment où le coup de frein volontairement brutal du chauffeur l'avait projetée tête la première sur le siège avant, lui signifiant qu'elle était arrivée.

Plus elle se rapprochait de l'indésirable que j'étais, plus elle s'emparait du territoire, arrachait le sol, tête haute, les mâchoires se serrant davantage au fur et à mesure que ma silhouette se précisait. Une vieille, s'était-elle dit, et une bourge en plus ! Qu'est-ce qu'elle fout ici ? Toute seule ? Avec une valise. Et une fourrure sur le dos. Elle me dégoûte !

Tout ceci, elle me le confiera quelques heures plus tard, lorsque nous en serons déjà aux confidences. Mais sur le moment, elle était blême de rage.

Je l'avais saluée d'un *Bonjour, mademoiselle* et lui avais souri.

Elle avait fait comme si je n'existais pas, avait jeté son sac à dos dans l'herbe et s'était adossée à son bagage. Lovée dans sa musique. Moi, je m'amusais de l'arrivée de cette jeune femme au visage si joliment bourru, coiffée court à la Jean Seberg vendant le *Herald Tribune*<sup>1</sup>, habillée d'une veste d'homme à carreaux, beaucoup trop longue pour elle.

Quarante-huit heures avant, je ne me serais jamais permis de fixer avec autant d'audace une inconnue. M'intriguait surtout le tatouage sur sa poitrine qu'elle semblait jalou-

---

<sup>1</sup> Dans une scène célèbre du film emblématique de la Nouvelle Vague, *À bout de souffle*, de Jean-Luc Godard en 1960, l'actrice Jean Seberg vend sur les Champs-Élysées le *New York Herald Tribune*.